

Connaissance de l'homme antique : à propos d'un livre récent

Autor(en): **Sulliger, Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **15 (1965)**

Heft 3

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380836>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONNAISSANCE DE L'HOMME ANTIQUE

*A propos d'un livre récent*¹

Avec une patience généreuse, le professeur René Schaerer renouvelle, de livre en livre, son pèlerinage aux sources de la pensée occidentale. Dans un ouvrage précédent², il avait tenté de mettre en lumière certaines constantes profondes de l'âme antique en analysant les œuvres maîtresses de la littérature grecque d'Homère à Socrate. Le livre qu'il vient de publier pousse l'enquête jusqu'à Plotin et s'attache à définir, face à l'événement, l'attitude du héros (tel que le dépeignent l'épopée et la tragédie), du philosophe (représenté surtout par Platon et Aristote), du sage enfin, dont le stoïcisme et l'épicurisme ont tracé le portrait idéal. Si, d'un ouvrage à l'autre, le point de vue s'est modifié et le champ d'investigation considérablement élargi, l'intention de l'auteur n'a pas varié. Dans son interprétation des œuvres grecques, il insiste sur la continuité de l'homme antique, afin de mieux attester la permanence de l'Homme, cet « homo perennis » qui, dans tous les temps et sous tous les climats « obéit aux principes logiques et aux impératifs moraux universels » (Intr. p. 23). C'est dire d'emblée qu'un tel livre n'est pas l'œuvre d'un historien de la littérature, mais celle d'un philosophe engagé, pour qui Achille, Œdipe, Oreste sont plus que des héros fabuleux. Ils sont nos frères, et la noblesse avec laquelle ils assument, lucidement, leur destin présente aujourd'hui encore une image exemplaire de notre condition d'homme. René Schaerer sait nous faire partager l'admiration et la sympathie qu'il éprouve à l'égard des hautes figures de l'antiquité. A travers dix siècles de littérature grecque, il nous entraîne à la recherche de notre âme et nous invite à prendre conscience de notre statut dans le monde.

¹ *Le héros, le sage et l'événement dans l'humanisme grec*. Paris, Aubier, 1964, 226 p.

² *L'Homme antique et la structure du monde intérieur d'Homère à Socrate*. Paris, Payot, 1958.

N. B. Dans notre prochain numéro nous publierons une note de M. René Schaerer relative à la présente étude.

Comment l'homme peut-il conjurer les menaces de l'avenir ? A cette question, la pensée grecque, d'Homère à Plotin, a donné un certain nombre de réponses que René Schaerer s'efforce de dégager des textes antiques en interrogeant les poètes au même titre que les philosophes. Il est impossible d'entrer ici dans le détail de cet examen. Contentons-nous de souligner brièvement trois attitudes exemplaires devant l'événement :

A l'âge héroïque, l'homme décrit par l'épopée et la tragédie considère que l'événement dépend d'une part de sa décision, d'autre part de la volonté de Zeus et de la nécessité, que le maître des dieux lui-même ne saurait transgresser.

Le philosophe, lui, s'efforce par exigence d'unité rationnelle de remplacer les figures divines « à la volonté capricieuse et corruptible » par un principe premier, éternel et immuable (Idée du Bien chez Platon, Moteur immobile d'Aristote). Pour assurer le bonheur de l'homme, ils proposent un art de vivre et de penser qui, chez Socrate par exemple, est fondé sur une véritable science morale, grâce à laquelle il doit être possible de retenir les vraies valeurs en écartant les autres.

A l'époque hellénistique, le sage, stoïcien ou épicurien, tente de désamorcer la menace de l'événement en mettant l'accent sur la disposition intérieure de l'homme : « Ne demande pas que les choses arrivent comme tu le désires, mais désire que les choses arrivent comme elles arrivent, et tu seras heureux », dit Epictète (cité p. 166).

Toutes ces attitudes ont ceci de commun qu'elles affirment la liberté et la responsabilité de l'homme, sinon dans l'enchaînement des faits, du moins dans la manière de les accueillir et de les juger. L'événement ne dépend pas de l'homme seul, mais bien le consentement ou le refus qu'il y oppose.

* * *

L'affirmation de la liberté et de la continuité de l'homme antique est une thèse chère à René Schaerer. Il l'a défendue dans un essai récent ¹ répondant à certaines objections que des hellénistes avaient opposées à son dernier livre. Le présent ouvrage en reprend la démonstration détaillée avec une véhémence qui lui confère souvent une tournure polémique. Elle mérite de retenir notre attention, car à travers l'argumentation passionnée de l'auteur se dessine clairement la perspective dans laquelle il envisage la littérature grecque.

René Schaerer ouvre son livre par une longue introduction qui cherche à préciser les rapports entre les philologues et les philosophes.

¹ *Revue des Etudes grecques*, 73, 1960, p. 15-26.

L'auteur dénonce avec esprit les petits travers du philologue (« certains érudits, pareils aux coléoptères foreurs, sont incapables d'écrire une ligne sans laisser au bas de la page une poussière de notes », p. 16), mais il signale aussi les égarements du philosophe, qui peut se perdre dans les nuées métaphysiques ou s'enliser dans un empirisme terre à terre. Pourtant, dans l'étude de la pensée antique, ces deux disciplines, bien comprises, ont des tâches complémentaires : le philologue s'intéresse à la donnée individuelle et singulière, tandis que le philosophe s'oriente vers les constantes universelles ; s'il se penche sur le poème de Parménide, par exemple, c'est moins pour en signaler l'« archaïsme » que pour en dégager la signification permanente.

Il faut remarquer que le terme « philologue » est pris ici au sens étroit de « grammairien », lequel « se borne souvent à donner du texte un commentaire sous forme de notes explicatives » (p. 27), de telle sorte que, malgré une apparente objectivité dans la distribution de l'éloge et du blâme, cette introduction suggère au lecteur que la philologie s'intéresse à la lettre, la philosophie à l'esprit des textes antiques. Est-ce rendre justice à l'œuvre d'un Wilamowitz, d'un Karl Reinhardt ou d'un Schadewaldt ? Je ne le pense pas¹. Il serait plus exact de dire que le philologue s'efforce d'envisager l'œuvre dans son époque, telle qu'elle se présente aux hommes ses contemporains, telle qu'elle pouvait être saisie par eux ; tandis que le philosophe l'interprète — et c'est légitime — en fonction des suggestions qu'elle nous propose aujourd'hui encore, de manière à en dégager la signification universelle.

A la lumière de cette distinction, la plupart des attaques que René Schaerer lance, tout au long de son livre, contre « certains » philologues se révèlent fondées sur un malentendu. Il les accuse, en bref, de creuser un fossé infranchissable entre l'homme antique et l'homme moderne, de dénier au héros épique et tragique toute liberté, partant toute responsabilité, et de saper ainsi la base même de notre humanisme.

Or dans la mesure où le philologue cherche à saisir une œuvre antique dans sa réalité propre, en évitant autant qu'il le peut d'en prolonger les lignes, en se gardant de l'éclairer rétrospectivement, il tend évidemment à accentuer la distance qui nous en sépare. René Schaerer le dit en termes excellents : « Le passé classique se détache de nous à mesure que nous le connaissons mieux » (p. 33). Mais c'est à tort qu'il voit là un « étrange paradoxe ». Le paradoxe n'est-il pas

¹ Rendant un jour à un étudiant un travail de séminaire, Wilamowitz eut, dit-on, ce mot : « Wir Philologen müssen leider viel Staub fressen. Aber wir sollten ihn wenigstens nicht mit Lust fressen. »

plutôt dans le procédé du philosophe qui prétend seul ressusciter le passé d'une manière authentique, alors qu'il utilise pour ce faire un appareil de concepts anachroniques ? « Avant de porter un jugement sur le passé (déclare l'auteur dans son *Avant-propos*), laissons-le parler son langage. Nous risquerions autrement de lui prêter le nôtre. » Avertissement utile, mais que René Schaerer adresse apparemment aux seuls philologues, car son livre n'en tient nullement compte. Il n'est guère de pages en effet où n'apparaissent des termes comme *causalité nécessaire*, *liberté d'option*, *possible*, qui appartiennent au langage de la philosophie, mais qui n'ont pas d'équivalent dans le vocabulaire, ni dans la pensée d'Homère ou des tragiques grecs.

Or l'usage de tels concepts pour apprécier la conduite du héros tragique, par exemple, ne va pas sans modifier considérablement l'éclairage ménagé par le poète antique. Ainsi les héros d'Eschyle sont, incontestablement, des êtres libres, mais ce n'est pas sur cet aspect que l'auteur de *Orestie* a insisté. Cependant, à lire René Schaerer, le lecteur moderne a le sentiment que l'intention principale du poète athénien fut de mettre en évidence la liberté d'Oreste, de montrer qu'il opère un libre choix entre deux conduites également possibles (tuer sa mère ou l'épargner), fondées chacune sur des motifs contraires mais de force équivalente. A ceux qui refusent à Oreste un tel pouvoir de décision, René Schaerer reproche de réduire la tragédie grecque à un enchaînement fatal d'événements que le héros impuissant doit subir en vertu d'une « causalité nécessaire » (p. 72 et passim) Cela n'est pas exact. La nécessité à laquelle se soumet Oreste et dont font état les philologues visés par notre auteur n'est ni « causale » ni « cosmique ». C'est un ensemble d'éléments concrets (ordre d'Apollon, obligation morale de venger son père et de délivrer Argos des usurpateurs) à la pression desquels Oreste ne peut se soustraire et qui découlent de la situation du héros. La parole qu'il adresse à son ami : « Pylade, que ferai-je ? Puis-je tuer une mère ? » (citée p. 70, n. 1), marque son hésitation, son effroi devant l'acte horrible qu'il a le devoir inexorable¹ d'accomplir. Elle ne signifie pas qu'il puisse envisager sérieusement de s'y dérober au dernier moment. Comment pourrait-il renoncer à agir sans désavouer le dieu et sans se renier lui-même ?

Les concepts employés par René Schaerer présentent encore un autre inconvénient. En transcrivant dans le langage de la philosophie ce qu'il tient pour le message des grands tragiques d'Athènes, non seulement il crée l'illusion que la distance est abolie qui nous sépare

¹ « Unerbittliche Pflicht », écrit Ed. Fraenkel à propos d'Agamemnon. (*Der Ag. des Aeschylus. Ein Vortrag*, Artemis-Verlag, Zürich und Stuttgart, 1957, p. 13.)

d'eux dans le temps, mais encore il leur prête une uniformité de pensée bien improbable chez des tempéraments dramatiques aussi différents que ceux d'Eschyle et d'Euripide. C'est ainsi que, dans son livre, les actes d'Œdipe sont appréciés surtout à partir des deux tragédies de Sophocle (*Œdipe-Roi*, *Œdipe à Colone*) mais aussi à l'aide de citations tirées d'Eschyle et d'Euripide (cf. p. 49). Or qui donc, pour rendre compte du caractère de Bérénice, aurait l'idée de combiner le personnage de Corneille et celui de Racine ? Pour nous en tenir à la littérature grecque, considérons un instant la figure d'Oreste, dont la légende a été traitée par les trois grands tragiques athéniens. Est-il possible, en confrontant leurs œuvres, de dessiner un portrait unique de ce héros, ou de dégager du moins une même leçon morale ? En aucune façon. En effet si l'acte même de tuer est imposé par la légende et se retrouve forcément chez nos trois auteurs, les intentions qui le motivent ne sont pas identiques et, d'une œuvre à l'autre, l'attitude du héros est fort dissemblable. L'Oreste d'Eschyle obéit à deux motifs : le premier, et le plus contraignant, est l'ordre d'Apollon, assorti de terribles menaces ; le second, c'est que le meurtre de sa mère est le seul moyen dont Oreste dispose pour venger son père et délivrer ses concitoyens des tyrans. Chez Sophocle, les motifs sont vus davantage de l'intérieur : Oreste n'ignore pas qu'il est envoyé par les dieux, mais il vient d'abord en justicier rétablir sa maison. Au contraire, l'Oreste d'Euripide est, avant même d'agir, bourrelé de remords ; il déclare insensé l'ordre d'Apollon, qui sera blâmé aussi par les Dioscures intervenant *ex machina*.

A travers la légende d'Oreste, chacun des trois grands tragiques exprime donc une vision propre de l'homme et de ses rapports avec le monde et les dieux. Chez ces poètes, la forme est inséparable du fond, et l'on n'a pas le droit d'extraire leur pensée du texte où elle a pris corps, pour la réduire, en la transposant en termes philosophiques, à un dénominateur commun. N'est-ce pas à cela pourtant que tend l'interprétation humaniste défendue par René Schaerer ? « Les sentiments de liberté, de responsabilité, de choix moral et religieux », écrit-il à propos des héros de l'épopée et de la tragédie « leur étaient aussi familiers qu'à nous ; *mais c'est en les projetant hors d'eux-mêmes qu'ils en prenaient conscience* »¹ (p. 37). Cette projection est l'œuvre du mythe « qui fait passer à l'extérieur ce qui est à l'intérieur » (p. 37, n. 2). Un exemple ? « Dans *Les Troyennes* d'Euripide, écrit René Schaerer, on voit l'amour s'intérioriser en donnée psychologique ; il ne change pas de nature pour autant : une déesse funeste cède la place à un sentiment coupable. Hécube ayant reproché à Hélène son inconduite, la jeune femme lui répond en substance :

¹ C'est nous qui soulignons.

« C'est Aphrodite la vraie coupable, je n'ai fait que lui obéir. » La vieille reine a beau jeu de lui rétorquer : « Ce que tu nommes Aphrodite, c'est ton propre libertinage : les folies impudiques sont toujours Aphrodite aux yeux des humains » (p. 63). Et plus loin (p. 75), revenant sur le même passage, l'auteur ajoute : « La réponse d'Hécube n'intériorise rien : elle substitue la motivation passionnelle à la motivation religieuse ; *mais celle-ci n'était pas moins intérieure que celle-là.* »¹

On aperçoit clairement ici le mode d'interprétation de René Schaerer, ce qu'il entend par remonter de la lettre à l'esprit. Cela veut dire retrouver sous la diversité des expressions la même réalité morale, les structures mentales de l'« homo perennis ». Pour lui, le mythe ne fait que traduire en un autre langage la même expérience psychologique : Aphrodite est le visage que prend la passion amoureuse. Il s'agit là d'une explication rationalisante qui vise à identifier les dieux avec des forces psychologiques et qui aboutit à donner au mythe un rôle purement ornemental, à la manière du « merveilleux païen » de Boileau. Mais pour la piété des héros de l'épopée et de la tragédie, au moins chez Eschyle et Sophocle, les dieux sont des puissances transcendantes et non la projection de sentiments intérieurs. L'homme « archaïque » n'est pas libre d'y croire ou non. Pour lui, les dieux sont, et ils commandent.

L'interprétation de René Schaerer, on le voit, est tributaire d'une philosophie de l'homme et de la religion qui est postérieure à l'épopée et à la tragédie. L'appareil conceptuel dont il use pour analyser le comportement des héros d'Homère, d'Eschyle ou de Sophocle projette sur leurs œuvres une clarté diffuse, qui abolit le relief des caractères, estompe la diversité des conceptions morales et des tempéraments poétiques. Que ce langage, et la philosophie sous-jacente qu'il implique, soit bien la source du malentendu qui sépare René Schaerer de « certains » philologues, on en a une preuve indirecte dans la seconde partie du livre consacrée aux héritiers du héros : le philosophe et le sage. En effet les concepts et la méthode de René Schaerer constituent un instrument mieux adapté à l'analyse des œuvres dont la pensée est explicitée en termes philosophiques. Il en use avec une maîtrise qui rend la seconde partie de son livre beaucoup plus convaincante. La pensée d'un Platon, d'un Aristote, d'un Plotin est présentée avec une clarté limpide, et l'on retrouve dans cet exposé la science et la pénétration de l'auteur de *La Question platonicienne*.

JACQUES SULLIGER.

¹ C'est nous qui soulignons.